

## CHAPITRE PREMIER

Au sommet de la colline, la gigantesque citadelle de plomb était abritée de trois enceintes à quatre tours du même métal. Au centre de la cour principale, s'élevait un massif donjon d'une hauteur vertigineuse : une dizaine de perches, lequel était entouré en carré par une douzaine d'autres tours de moindre hauteur. On les estimait à quatre perches environ.

Le donjon central abritait celui que tous appelaient avec respect « Le Commandeur. » Chaque infime détail du déroulement de la journée de ceux qui vivaient dans le fort ou des habitants du hameau était décidé et programmé par lui : l'ordonnateur était le receleur de la mémoire et du pouvoir sur tous ses serves. Les hommes comme les femmes ne vivaient que pour se plier à ses revendications et les exécuter.

Plus bas, dans la vallée, de part en part dispersées, de modestes fermes de pisé dans lesquelles vivaient des couples pour la plupart très âgés.

Dès les premières lumières de l'aube, comme chaque jour, Romanic avait quitté sa maison en direction de la citadelle. Il allait consulter la liste des noms qui seraient affichés sur le mur extérieur de la première enceinte. Il arrivait, et cela pouvait durer des lunes, voire plusieurs saisons, qu'à l'exception du blason de l'entête, la tablette restât vierge. Mais Romanic prenait patience, à l'exemple des autres habitants du village.

Devant la haute muraille, la mine anxieuse, deux par deux, des hommes patientaient dans l'attente de l'affichage journalier. Aucun d'eux ne s'occupait de son voisin. Parfois, alors qu'un coursier venait enfin de poser la plaque sur son socle, une exclamation triomphale faisait allonger un peu plus les visages maussades. Le cri d'allégresse allumait alors une lueur d'espoir dans les regards mornes. Chacun de ceux attendant depuis l'aube savait alors que le nom de celui qui venait de donner de la voix était inscrit sur la tablette.

Une heure après que le soleil rouge ait dépassé l'horizon, de l'une des dix tours flanquant le donjon, retentissait l'olifant du héraut. Il annonçait aux serfs qu'ils devaient repasser le pont-levis et se rendre à leur tâche quotidienne. Les hommes se dispersaient sans protester, ni prononcer le moindre mot. Inlassables, ils reviendraient le jour suivant.

Alors que le soleil remontait de derrière la forêt et s'apprêtait à dépasser le faîte des arbres, Aliénor aperçut Romanic qui arrivait à petites foulées dans sa direction. Les battements du cœur de la femme s'accéléchèrent : ce pouvait-il que... ?

Elle se mit à courir vers son compagnon. Les bras de l'homme s'ouvrirent pour l'accueillir. Romanic était essoufflé mais impatient d'annoncer la nouvelle à sa femme. Celle-ci l'avait déjà devinée. Joue contre joue, larmes de joie mêlées, le vieux couple s'étreignit.

Pour eux le temps des fruits était enfin arrivé.

Ils avaient vu nombre de villageois se faner, sa racornir, puis mourir sans que la permission ne leur fût jamais accordée par le Commandeur. L'espoir d'être élus pour participer à la cueillette les avait maintenus en vie jusqu'à ce jour béni.

— Tu es certain, il y avait bien notre nom ?

— Oui ma douce et apprends que je suis le seul à avoir été sélectionné.

— Que le Commandeur soit loué ! s'exalta Aliénor, dont les yeux aussi bleus que les fleurs de lin qu'ils cultivaient, brillaient de joie et de fierté.

Parcouru d'un fin réseau de minuscules rides, son visage se plissa un peu plus lorsqu'elle étira sa bouche en un sourire avant de proposer :

— Viens, tu dois être affamé, j'ai justement préparé du caillé.

Il fallait prendre des forces. Le chemin serait long jusqu'au lieu de la cueillette des fruits. Le couple devait partir dès aujourd'hui. Un ordre contradictoire du Commandeur pouvait survenir le lendemain et les priver de leur souhait. Cette injonction contraire avait déjà frappé certains de leurs compatriotes. Aliénor entraîna son compagnon à sa suite, en direction de leur mesure.

Sur la table attendait une jatte de fromage. Du bout de l'index, Aliénor y préleva une mouche qui s'y débattait, les ailes engluées dans la crème grumeleuse. Dans la pièce principale, les arômes acides embaumait l'air, se disputant à ceux plus doucereux du pain de maïs chaud. Aliénor en avait fait cuire plusieurs miches le matin même. La femme enveloppa plusieurs douzaines de fromages et les glissa dans un havresac de toile qu'elle noua avec soin. Du four de pierre, elle sortit le pain et le glissa dans une autre besace. Elle poussa la porte et décrocha deux bâtons suspendus par des crochets au mur. Deux bâtons aussi noueux que ses doigts qui avaient tant travaillé la terre. Les sentiers menant au lieu de la récolte étaient réputés escarpés.

— Et toi, tu ne manges rien ? la questionna Romanic en la voyant s'agiter. Avale une écuelle de caillé pendant que je raccommode les filets. Depuis le temps qu'ils attendent au grenier, les lérots ont du les ronger.

Avec fierté, d'un coffre, Aliénor sortit une grosse enveloppe d'un tissu épais d'où elle tira deux havenets en parfait état.

— Crois-tu que j'allais les laisser se détériorer ? J'avais confiance dans la décision du Commandeur. Il sait très bien ce qu'il fait et pour quelle raison. Souviens-toi, les Drash et les Clump sont morts sans être jamais choisis. Le Commandeur avait sans doute ses raisons...

— Lesquelles ?

— Ces gens n'étaient pas aptes à pratiquer la cueillette ou du moins, ne le méritaient pas. Si nous revenons chacun avec un fruit, la matière permettra de nous régénérer. Ce qui veut dire que nous sortirons du lot des simples linculteurs. Tu finiras par obtenir un poste à la commanderie. Imagine, tu viendras me rendre visite pendant les jours fastes : ceux choisis pour la procréation. Nous aurons peut-être un enfant ! On connaît le pouvoir de la substance du fruit : après l'avoir absorbé, non seulement le corps rajeunit, mais il peut devenir fécond. On dit même que l'esprit se surpasse. Ces jours-là, pour t'accueillir, je me vêtirai du plus beau lin que j'aurai tissé. Notre récolte est abondante. Et si nous possédons une vache donneuse de lait, c'est bien parce que nous livrons les pièces les plus fines et les mieux brodées pour vêtir ceux qui vivent à la Commanderie. Il est même possible que le Commandeur en porte également.

— Tu rêves... Tu sais très bien à quoi et à qui je dois la vache, bougonna Romanic. Tu as la mémoire courte... Ménage plutôt ta salive, et presse-toi. La récolte du lin n'attendra pas notre retour et celle des fruits notre arrivée.

— Nous avons planté le lin voici deux lunes, nous avons encore une lune et demie pour faire le chemin.

— L'aller et le retour ! Si nous ne sommes pas là au bout de cent soleils, la récolte sera gâchée.

Tout en mangeant son caillé, Aliénor pensa au travail que la plantation des graines représentait. La terre à retourner, à ratisser afin qu'elle soit la plus légère possible. Puis, une fois les graines semées, il fallait compter sur la pluie et le soleil pour que qu'elles commencent à germer. Les plants déjà sortis promettaient une belle moisson. Le lin était exigeant. Une fois arraché et laissé sur le terrain pour qu'il se décompose en fibres avant de le ramasser, il fallait patienter six années pour ensemençer la même parcelle. Une récolte avortée serait catastrophique. Son compagnon n'avait que peu de terres en fermage, et le Commandeur était exigeant, il pouvait lui en retirer s'il n'était pas satisfait. Elle posa sa cuillère sur la table de bois brut. Romanic était parti négocier avec leur voisin le plus proche la garde de leur vache. Quand il revint satisfait, Aliénor était prête pour le grand départ vers l'inconnu.

Leurs longues capes balayaient le tapis de feuilles mortes. Des bourgeons tendres avaient poussé les arbres à se dévêtir de leur parure en peu de jours et en quelques rafales de vent. La sève montait dans les troncs, comme le sentier qu'ils gravissaient. Aliénor et Romanic se frayaient un passage parmi les ronces qui éraflaient leurs vêtements. La forêt déroulait le silence de sa solitude. Seul, parfois, un cri d'oiseau ou le bruit feutré d'un animal qui détalait venait troubler la paix qui régnait sous les hauts arbres.

L'homme et la femme haletaient de fatigue. Ils avaient renoncé à échanger des paroles inutiles. Leur lassitude était extrême et, pourtant, leurs pensées restaient confondues dans le même espoir. Ils savaient qu'après la forêt viendrait la zone qui avait été contaminée. Depuis combien de temps ? Très longtemps sans doute puisqu'on les autorisait à la traverser. On la disait désertique et encore plus pénible à franchir que cette forêt inextricable. Il leur faudrait trouver une source et faire provision d'eau avant d'aborder le secteur aride.

Maintes fois, déjà, Romanic avait consulté une carte interdite. Un plan où figuraient de maladroits dessins. Ceux qui avaient été autorisés à partir pour la cueillette y ajoutaient à leur retour quelques grossières ébauches. Sous le sceau du secret, elle lui avait été prêtée par Rouxin, le voisin auquel en échange il avait confié la garde de sa vache. L'animal permettrait à Rouxin et à sa compagne de se nourrir à volonté et à leur faim pendant leur absence.

Les vaches étaient rares et encore plus rares ceux qui en possédaient. C'était une richesse qui n'était accordée que rarement par le Commandeur quand un de ses serfs avait accompli un exploit digne de cette récompense. Romanic avait sauvé la vie d'un Chevalier blessé à la jambe avec une mixture de plantes sauvages dont il avait appris les secrets grâce à sa génitrice. Sous le cataplasme, la plaie s'était refermée ce qui avait évité l'amputation et sans doute la mort. Le Chevalier de haut rang en avait informé le Commandeur qui avait octroyé à Romanic le privilège de posséder l'animal, lequel lui avait été offert lors d'une cérémonie dans la première enceinte de la citadelle. Aliénor n'y avait pas été conviée. Les femmes étaient interdites dans la forteresse. Au grand regret de Romanic, le Commandeur n'était pas apparu.

La nuit venue, alors qu'il faisait étape, Aliénor se mit enfin à parler après avoir avalé quelques gorgées d'eau à la gourde qu'elle portait à la taille.

— Depuis ta formation obligatoire au centre, tu connais les édits, comme le parcours des deux zones à traverser. Tu n'aurais jamais dû accepter ce troc défendu avec Rouxin, reprocha-t-elle, alors que Romanic tirait le parchemin de sa poche et le consultait la lumière de la flambée qu'il venait d'allumer. Tu sais que les parchemins sont censurés. Ils ne peuvent circuler que dans les enceintes de la commanderie. Là où les hommes connaissent l'écriture. Que peuvent t'apporter ces gribouillages ? Après la zone interdite, nous devons trouver notre route seuls, comme d'autres le firent avant nous. C'est la condition, tu me l'as assez répétée.

— Arrête de bougonner, nous n'en sommes qu'au troisième jour de marche et tu uses ta salive pour rien. Sors plutôt du pain et du fromage des havresacs !

Aliénor obéit à son époux tout en continuant à marmonner, tandis que Romanic traçait une troisième croix sur un autre morceau de parchemin donné par Rouxin en supplément de la carte.

— À quoi te sert-il de connaître le nombre de jours que nous mettrons pour atteindre le territoire ?

— Je pense à la récolte. Chaque jour compte.

— Tu as raison, mais je soupçonne fort ce Rouxin de caresser l'idée que nous ne reviendrons jamais. Ça fait longtemps qu'il guigne notre donneuse de lait. S'il allait raconter tout ça à notre retour, – si nous arrivons à revenir – nous pourrions être châtiés. Tu connais pourtant la réputation des geôles de la citadelle ? Et adieu l'espoir d'un enfant. Les fruits nous seront retirés. Qui pourra prouver que c'est lui qui t'a confié cette carte et ce bout de parchemin ? Tu n'es même pas censé savoir tracer quoi que ce soit avec un fusain ! Tout ce que tu as le droit de faire, c'est déchiffrer de tête la liste codée remise à la commanderie.

— Décode la toi-même, femme ! Ces croquis ne veulent rien dire. Ils ne représentent rien pour moi. Ce n'est pas parce que soi-disant tu as appris à calculer qu'il faut que tu te sentes supérieure à moi. Pour moi, une croix est un repaire, tout comme les entailles que je fais sur les planches de la grange pour savoir à quel moment il faut semer ou récolter.

Aliénor baissa la tête. Si Romanic avait su qu'elle savait également lire et écrire, il aurait explosé de colère. Une connaissance transmise par son père qui était devenu le valet puis le secrétaire d'un Paladin qui l'avait pris en affection. Aliénor ne s'était jamais vantée de posséder ce savoir auprès de Romanic lorsqu'il la courtisait dans sa jeunesse. Elle n'avait qu'une ambition : qu'il la prenne pour compagne afin qu'elle puisse dormir entre ses bras, avec l'espoir de devenir un jour féconde, car elle était certaine que Romanic serait un jour autorisé à se rendre à la cueillette des fruits. Brodeuse de métier, par amour pour lui, elle était devenue linicultrice, le plus humble des métiers. Elle avait appris à retourner la terre, à l'ensemencer, à arracher les plants, puis à les ramasser. Elle avait étudié l'art de tisser. Elle n'avait plus qu'à enjoliver le fin tissu le soir à la veillée. Le temps avait passé. Mais Aliénor ne perdait par confiance en celui qu'elle aimait comme au premier jour.

Ils s'endormirent enroulés dans leurs capes sous un ciel étoilé qui promettait pour le lendemain une belle journée.

À l'aube qui pointait à peine, Romanic secoua Aliénor pour l'éveiller. Encore rancunière des remarques de la veille, elle se mit à maugréer :

— Tu aurais pu me laisser dormir encore un moment ; je suis toute courbaturée.

— Tu vieillis mal, ma femme, jeta brusquement Romanic avant de dévaler une pente herbue sur le fond de ses hauts-de-chausse en riant aux éclats comme l'adolescent qu'il n'était plus depuis longtemps.

Aliénor descendit avec précaution. Lorsqu'elle fut arrivée à hauteur de son compagnon adossé contre un genévrier, il mâchonnait une baie, semblant attendre sa compagne depuis une éternité.

— Tu te conduis comme un garnement avant sa formation imposée. Il est temps de nous alimenter avant de reprendre la marche.

De son sac, elle sortit un fromage et en arracha une part pour Romanic qu'elle lui tendit. Elle en tira un autre morceau pour elle. En vieux travailleurs de la glèbe, ils connaissaient la valeur de chaque bouchée. Ils mastiquèrent lentement sans échanger une parole, se rassasiant de la pâte parfumée avant d'étancher leur soif à la gourde. La digestion calma Romanic qui s'assoupit pendant quelques minutes. Aliénor en profita pour remettre un peu d'ordre dans sa chevelure malmenée. Ses nattes blanches à nouveau tressées, elle enroula sur sa tête une écharpe, puis secoua son compagnon. Ils repartirent le dos un peu plus voûté. Romanic trouvait le chemin des fruits bien pénible pour des vieillards comme eux. Mais n'en était-il pas toujours ainsi... Seuls partaient les époux déjà âgés. Pour quelle raison cette décision du Commandeur ? Le mystère était total.

Pour Romanic, seule l'ardeur qui les animerait à leur retour était à ce prix de souffrance.